



VII

Acte d'héroïsme de Melchior Blanc



ABILEMENT, mais traîtreusement, le ministre Labrosse s'était donc assuré de la personne de son fils Charles et de son valet Basile, qui se trouvaient maintenant à La Roche.

La Roche était un vieux bourg dépourvu de toute communication ; on n'y enfermait pas de malfaiteurs dans le vrai sens du mot, mais Labrosse y envoyait ceux qui avaient l'audace de critiquer sa tyrannie ou de le traverser dans ses desseins.

Le peuple connaissait mieux le bourg de nom que par sa situation et il savait aussi, que celui qui y entrait pouvait se considérer comme étant

entré dans l'éternité, car la surveillance y était des plus étroites et toute chance d'évasion y était presque nulle.

Ainsi on se chuchotait parmi le peuple, mais jamais personne n'aurait osé le dire à haute voix, que plus d'une fois des chevaliers, qu'on disait partis pour la Terre-Sainte, avaient payé à La Roche leur opposition à Labrosse et le nom seul du bourg inspirait déjà une telle terreur, que personne ne le prononçait sans sentir en même temps passer un frisson dans les veines.

Une histoire qui, surtout, remplissait le peuple d'horreur, se rattachait au bourg.

Une jeune dame de Paris, Adèle de Toulouse, avait attiré les regards de Labrosse. Elle était aimée d'un jeune gentilhomme fort connu, Henri des Emieux qui, ayant, appris que Labrosse la poursuivait de ses assiduités, attendit le ministre pour lui reprocher sa conduite.

Labrosse intenta des poursuites au gentilhomme, mais les juges, approuvant la conduite correcte d'Henri des Emieux, acquittèrent celui-ci malgré le ministre.

Labrosse jura alors de se venger. Il s'aboucha avec quatre individus de la pire espèce, qui

attendirent le gentilhomme certain soir qu'il devait retourner à cheval à la ville.

Henri des Emieux se défendit d'une façon admirable ; sa monture était déjà tombée sous lui et il avait fendu la tête à deux des chenapans, quand il luttait encore courageusement contre les deux autres.

Enfin ses forces l'abandonnèrent et il reçut un coup de poignard qui l'étendit, mortellement blessé, sur le sol.

Alors les deux bandits se jetèrent sur lui, lui portèrent de nouveaux coups de leur arme, le dévalisèrent et le laissèrent pour mort sur place.

Cependant la constitution robuste de des Emieux triompha. Quoiqu'épuisé par la perte de sang, le blessé parvint à se traîner jusqu'à la porte de la ville où il fut reconnu par les gardes qui lui prodiguèrent leurs meilleurs soins.

La nouvelle de l'attentat se répandit bientôt dans la ville comme une trainée de poudre et le nom de Labrosse vint immédiatement sur toutes les lèvres comme étant celui de l'instigateur du crime.

Labrosse eut bien vite connaissance de ces bruits et, avec sa malice habituelle, il chercha le

moyen de les faire cesser. Il fit publier dans toutes les rues de Paris, que celui qui pouvait le mettre sur la trace des malfaiteurs, recevrait, de lui personnellement, une forte somme d'argent comme récompense.

Ce n'est pas sans raison que Labrosse s'était dit que cette affaire tomberait d'elle même en oubli. Il savait qu'une affaire de ce genre ne devait pas être éclaircie par le peuple même, mais par les autorités et à peine eut-il connaissance des bruits qui couraient, qu'il remit aux deux bandits survivants une somme considérable qui leur permit de prendre la fuite.

Entretiens le chevalier Henri des Emieux s'était rétabli et il était question de son mariage prochain avec la belle Adèle de Toulouse. Cependant, avant de jouir de son bonheur, le jeune homme résolut, suivant les coutumes de l'époque, d'entreprendre un pèlerinage pour remercier le ciel qui l'avait fait échapper si miraculeusement à la mort.

Labrosse crut l'occasion favorable pour assouvir complètement sa vengeance. Il fit suivre le gentilhomme par deux soldats auxquels il ordonna, sous la menace du plus grand châtement, de s'as-

surer de la personne de des Emieux et de le conduire à La Roche.

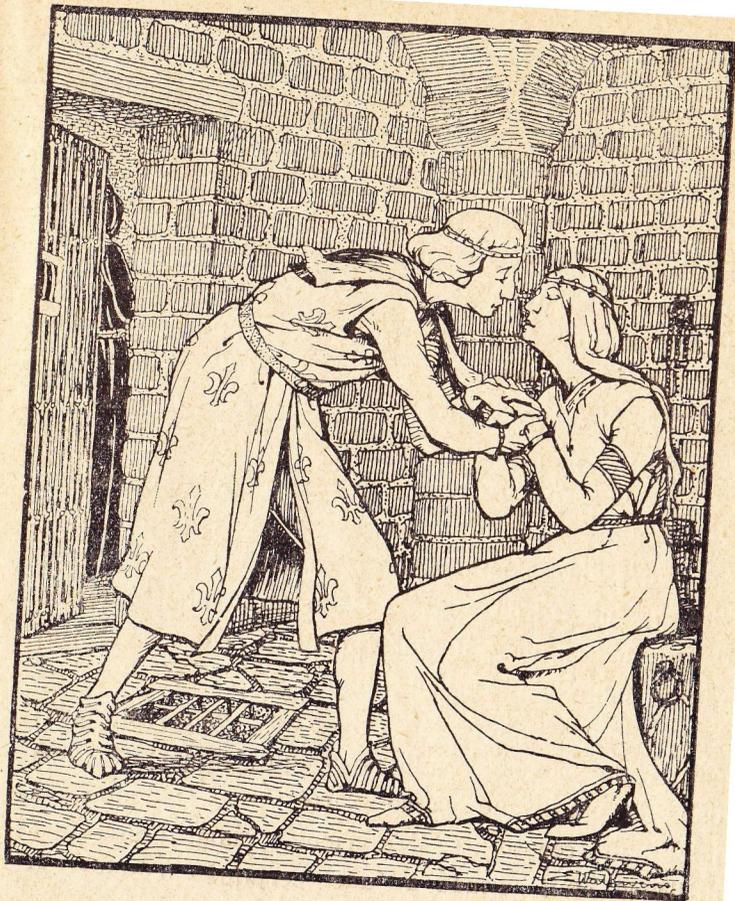
Les soldats exécutèrent fidèlement l'ordre qui leur avait été donné.

Les gens de Paris n'étaient évidemment pas au courant de ce fait, mais comme, après un certain temps, le gentilhomme n'était pas revenu, on commença à chuchoter du bourg mystérieux et ce que les gens de Paris ignoraient, ils le devinaient par instinct.

Charles Labrosse, victime de sa confiance filiale, était donc prisonnier. Il vivait dans la plus grande inquiétude et se livrait au désespoir, parce qu'il savait que sa présence était si nécessaire en Brabant et qu'il était réduit maintenant à l'impuissance par la bassesse et la trahison.

Dans ses moments de désespoir il secouait furieusement les barreaux qui défendaient la fenêtre de son cachot par laquelle l'air et les rayons du soleil pénétraient comme une ironie, car, par une faveur spéciale, il avait été enfermé dans un cachot ayant vue sur la campagne et non dans un cachot souterrain.

Mais où donc pouvait être enfermé Basile, le



— O. Marie, ne suis-je donc plus votre Philippe ?... (page 263)

serviteur qu'il avait appris à connaître maintenant dans le malheur ?

Quand, bien longtemps après le départ de Labrosse, il était sorti de sa torpeur, il avait jeté autour de lui un regard plein d'étonnement. L'instinct lui dit immédiatement que quelque chose de terrible pour lui devait s'être passée depuis le souper en tête à tête avec son père.

Combien de temps s'était-il passé depuis ce moment ?... Il n'aurait pu le dire.

— Où suis-je donc ? fut sa première question. Personne ne lui répondit.

Ses yeux commençant à s'habituer à l'obscurité, il ne tarda pas à voir qu'il était enfermé dans une cellule, surtout quand il eut passé un rapide examen des lieux.

C'était à l'aube et l'ouverture dans le mur, garnie de barreaux solides et qui apportait déjà dans la pièce une vague clarté rose, le poussa à jeter un regard à l'extérieur. Mais l'ouverture grillagée était située à une certaine hauteur et pour y arriver il dut déplacer son lit de fer et monter sur celui-ci.

Alors une pensée, qui lui donna le frisson, lui vint soudain.

Il devait être à La Roche, le bourg dont il avait entendu parler avec tant d'horreur, quand il était encore enfant.

Son geôlier était un homme plutôt indifférent que dur et, au début, il n'avait pas même répondu aux questions que lui posait le jeune homme. Il avait fini cependant par lui dire, qu'il avait été amené à La Roche par le ministre Labrosse et qu'un valet qui les accompagnait et qui avait osé intervenir en faveur de son jeune maître, était également prisonnier au bourg.

C'est en vain que Charles essaya d'amener le geôlier à le faire évader. Il lui offrit une forte somme d'argent, mais le gardien refusa, car le pauvre diable savait parfaitement bien, que dans ce cas l'argent ne lui aurait pas été d'une grande utilité, qu'il aurait probablement été arrêté et qu'il paierait peut-être de la vie son acte de désobéissance.

Charles continuait donc à vivre dans la plus grande inquiétude car il ne savait pas ce qu'il pourrait se passer à Paris...

\* \* \*

On était au mois de décembre.

Les flocons de neige qui tombaient du ciel

gris, brillaient comme des diamants et avaient fini par former sur le sol un tapis moelleux pour les Parisiens se rendant à la foire de St-Nicolas.

Chaque année il s'organisait en effet à la fête du grand Saint, ami de l'enfance, une foire où se voyaient des échoppes pour la vente de bimbeloterie et de friandises attirant les regards de convoitise des enfants qui savaient que c'était là que le bon Saint allait acheter les cadeaux qui leur étaient destinés. C'était du moins ce que disait leur mère et dès lors il fallait bien le croire.

Mais ce n'était pas seulement pour les petits que la foire de St-Nicolas était une attraction ; les adultes aussi s'y rendaient volontiers, quand même ce n'aurait été que pour entendre le joyeux Alexandre, le chanteur des rues populaire, qui arrivait tous les ans avec quelque chose de drôle ou de nouveau.

Alexandre avait donc, comme d'habitude, dressé sa tente à la foire et il trouva à peine le temps de déballer les bagatelles qu'il mettait en vente, car de tous côtés on criait :

— Une chanson, Alexandre !

— En avez-vous de nouvelles, Alexandre ?

— Voyons, Alexandre, chantez-nous quelque chose.

Alexandre faisait mine de n'entendre aucune des sollicitations qu'on lui adressait et avec le plus grand calme il déposa son luth usé dans un coin de la tente et se mit à souffler dans les mains engourdis par le froid.

Il voyait avec satisfaction que son indifférence voulue attristait les impatients, car d'un beau geste il se passait la main dans les cheveux et lançait des œillades à l'une ou l'autre servante qui passait devant son échoppe.

Peu à peu la foule des visiteurs augmentait. La plupart étaient porteurs de paniers et cherchaient à profiter de la chance offerte aux premiers acheteurs. Alors Alexandre aussi commença à faire des préparatifs pour se faire entendre.

Il pinça le luth pour attirer l'attention des passants ; puis parut aussi sa fille, Marguerite la loucharde, qui mariait si bien sa douce voix à celle de son père.

— Approchez tous, petits et grands, criait Alexandre, approchez tous, bonnes gens de Paris. Vous allez entendre une chanson que je viens de composer expressément pour vous et que tout le

monde doit apprendre. Approchez, mères de famille, qui portez le cœur au bon endroit et maudissez avec moi la criminelle qui empoisonna son enfant. Approchez, approchez tous !...

Il entonna ensuite sa chanson avec Marguerite et les Parisiens, dont la curiosité avait été éveillée par cette entrée en matière, écoutaient la bouche béante.

Ils ne tardèrent pas à voir dans la chanson une allusion à la reine et tout doute se dissipa chez eux quand ils entendirent qu'il s'agissait d'un jeune prince qui n'avait pas connu le bonheur.

Petit à petit des voix s'élevèrent dans la foule pour faire entendre leur désapprobation ; d'autres exigèrent qu'on laissât continuer les chanteurs.

Alexandre devait être certain de n'avoir rien à craindre, car, malgré les cris d'approbation et de désapprobation, il invita sa fille à achever la chanson.

Il avait cependant compté sans son hôte.

Notre Melchior Blanc avait résolu, le matin en se levant, qu'en souvenir de son enfance, quand le bon St-Nicolas lui apportait des friandises dans son petit panier, il irait faire un tour à la foire, d'abord pour faire revivre ses souvenirs d'enfance

et ensuite pour entendre Alexandre, car il raffolait des chansons de celui-ci.

Il s'était donc glissé dans la foule qui entourait l'échoppe du chanteur, mais bientôt il sentit que la colère commençait à gronder en lui.

C'est à ce moment que les premiers murmures se firent entendre dans la foule.

— Mais laissez-les donc chanter, criaient les uns ; il chante ce qui est vrai...

— C'est une honte... une honte ! criaient les autres.

Soudain le silence se fit dans la foule.

Melchior Blanc, dont la haute taille dominait tous les assistants, fendit la foule et, s'adressant à Alexandre, il s'écria :

— Maudit mendiant, vous allez vous taire. Allons, rengainez cet instrument et suivez-moi.

— Vous suivre, sergent, répondit le chanteur avec une certaine arrogance, vous suivre ?.. Et pour quelle raison s'il vous plaît ?

— Pour quelle raison ?... Pour quelle raison ? s'écria Blanc. Il y en a beaucoup et la principale c'est que je devrais vous casser le cou si vous refusiez de me suivre... Allons, drôle, descendez de là, car je veux être changé en éléphant

si je ne vous brise pas comme une vieille épée rouillée.

D'un côté quelques éclats de rire accueillirent ces paroles, mais de nombreux cris de menace se firent entendre d'un autre côté.

— A bas les mains ! cria une voix ; à bas les mains, valet de la cour !

— Doucement, dit Melchior en s'avançant vers l'homme qui avait prononcé ces paroles outrageantes. Tiens, tiens, mon petit ami, vous osez...

En même temps le sergent saisit l'homme par le bras, le fit pirouetter sur lui-même et lui appliqua sous les hauts-de-chausses un coup de pied qui l'envoya rouler plus loin dans la neige.

L'exemple paraissait avoir produit de l'effet, car les cris cessèrent dans la foule. Alors Melchior se retourna et s'apprêta à prendre aussi le chanteur au collet.

Mais les Parisiens paraissaient être moins disposés à laisser toucher au chanteur qu'à un des leurs, car à peine Melchior avait-il tendu le bras, que Marguerite la loucharde commença à pleurer comme une enfant, ce qui fit recommencer les cris.

— Ne touchez pas... Ne touchez pas... criait-

on de tous les côtés, tandis que quelques cris d'approbation se faisaient entendre aussi.

La partie devenait rude pour Melchior Blanc. De plusieurs côtés à la fois on cherchait à dégager le chanteur, mais soudain le sergent fit face à la foule et dégaina.

— Au nom du roi, en arrière, s'écria-t-il, ou je vous fends la tête comme un melon.

La vue de l'arme parut produire de l'effet, car la foule recula et Melchior voulut tirer immédiatement profit de la situation avantageuse. De la main droite il tenait son épée et de la main gauche il avait empoigné le chanteur qu'il voulait faire marcher devant lui, quand soudain il fut attaqué par derrière. Les coups pleuvaient sur lui. Au même moment il se passa une chose funeste pour Melchior : le fourreau de son épée s'étant engagé entre ses jambes, il trébucha et tomba sur le sol. La foule hostile se rua immédiatement sur lui et ne lui épargna pas les mauvais traitements.

Melchior n'avait cependant pas lâché le chanteur.

— Si vos amis veulent me tuer, dit le sergent en se défendant, nous ferons le voyage à deux, car je ne vous lâche pas.

Enfin Melchior parvint à se redresser sur les jambes et, rassemblant ses forces herculéennes, il manœuvra si bien, qu'il parvint à ramasser son épée qui lui était échappée pendant la bagarre. Le sang lui coulait du nez et les vêtements lui pendaient en loques autour du corps.

— En arrière maintenant, marouffles ! s'écria-t-il ; en arrière, tas de lâches !

En même temps il faisait décrire à son épée de terribles moulinets, à tel point que sa crânerie fit reculer les assaillants et qu'il put arriver jusqu'au Louvre avec son prisonnier.

— Hé ! les amis, s'écria le sergent en entrant au corps de garde, je vous amène une pièce de gibier qui était difficile à prendre. Tenez-le bien. Nous allons dresser son compte.

A peine avait-il prononcé ces paroles qu'une voix plaintive se fit entendre derrière lui. C'était la loucharde qui venait demander pardon pour son père.

— Votre père doit rester ici, ma fille, répondit Melchior. Quant à vous, vous devrez chercher un asile ailleurs, car les femmes ne peuvent être hébergées au corps de garde. Allons, dites adieu

à votre père, car il n'est pas certain que vous le reverrez de sitôt.

Melchior se dirigea ensuite vers le palais où il demanda à parler à Henri de Valois, le page qui était de service.

— Messire, dit le sergent, j'ai arrêté un homme qui s'est rendu coupable d'un grand méfait.

— Un grand méfait ? demanda le page.

— Oui, un méfait si grand, que je tremble encore d'indignation.

Il fit alors le récit de ce qui s'était passé à la foire de St-Nicolas ; mais à différentes reprises de Valois ne put réprimer un sourire en voyant les attitudes comiques que prenait le sergent pour essuyer le sang qui continuait à lui couler du nez ou pour arranger les loques qui lui pendaient au corps et qui laissaient voir la poitrine et les bras nus.

Au fur et à mesure que Melchior poursuivait son récit, le page devenait plus sérieux, mais les pensées qui surgissaient chez lui étaient très différents de ce que le sergent aurait pu supposer.

— Cet homme s'est fait uniquement l'écho de l'opinion publique, répondit Henri de Valois ; comment voulez-vous que je le punisse ?... Il a

dit ce qu'en réalité le roi dit lui-même en tenant l'empoisonneuse au cachot. Allez trouver monsieur le Ministre Labrosse ; faites-lui connaître mon opinion et il vous ordonnera aussi de remettre cet homme en liberté.

— Non, messire, dit Melchior, ce n'est pas ainsi que les choses peuvent se passer. Ce n'est ni juste, ni noble. Alors le premier chanteur venu peut outrager la reine en pleine rue ?... C'est du beau !

— C'est si beau, répondit de Valois, que je vous ordonne de faire immédiatement ce que je viens de vous dire, sinon vous aurez de mes nouvelles.

— Quel blanc-bec, grommela Melchior en s'en allant, quel blanc-bec. Risquez alors votre peau pour l'honneur du palais !... Mais au fond, ce jeune homme n'a pas complètement tort... Le roi ne reconnaît-il pas lui-même que la reine est coupable ?... Voyons, irai-je trouver maintenant ce gremlin de Labrosse ?

Il hésita pendant quelques instants encore, puis il prit subitement une décision. Oui, il irait trouver Labrosse car, dans la situation actuelle, il devait remettre le chanteur en liberté en présence

de l'ordre reçu d'Henri de Valois, mais le ministre était peut-être d'un autre avis. Il fallait voir.

Il demanda donc à être introduit auprès de Labrosse.

Quand Melchior entra, il fut saisi à la vue du ministre. Celui-ci lui paraissait avoir changé énormément en quelques jours ; il lui semblait aussi qu'il n'avait plus ce regard écrasant qui accueillait jadis tous ceux qui entraient chez lui.

— Que venez-vous faire ici, sergent ? demanda Labrosse. Vous êtes-vous de nouveau enivré et venez-vous demander encore une fois mon intervention ?... Dans ce cas il est inutile d'insister, car je sais par expérience de quelle façon vous reconnaissez les services rendus.

Melchior comprit la pointe.

— Excellence, dit-il, ce n'est pas...

— Qu'est-ce alors ? demanda Labrosse.

Le sergent exposa le but de sa visite et il vit que le visage du ministre s'empourprait.

— Vous avez bien fait, Melchior Blanc, dit Labrosse. Nous pouvons bien avouer, au sujet de la reine, ce que nous avons vu, mais aussi longtemps que la cour de justice ne n'est pas pronon-

cée, le peuple doit se taire. Faites emprisonner cet homme.

Melchior jubilait intérieurement, parce que le ministre lui donnait raison, non seulement vis-à-vis de ses assaillants à la foire, mais aussi de l'arrogant Henri de Valois.

Le sergent donna ordre à quelques gardes de conduire le chanteur au cachot ; puis il irait communiquer à de Valois, pour le faire bisquer, disait-il, la décision prise par le ministre.

Melchior se mit en devoir de réparer le désordre qui régnait dans sa toilette quand son ami Breno, le bouffon, entra au corps de garde.

— Mais mon bon petit Melchior, s'écria-t-il, comme on vous a arrangé !... Je suis certain qu'autrefois vous receviez un meilleur cadeau de Saint-Nicolas, pas vrai ?

Melchior Blanc se mit à rire, comme il devait le faire toujours en entendant parler son ami Breno.

— Mais dites-moi donc, mon petit, continua le bouffon, ce que vous avez dû faire pour recevoir ce petit cadeau.

Tout en se lavant le visage et les mains et en endossant un autre pourpoint, le sergent fit le

récit de ce qui lui était arrivé, récit que Breno interrompit plusieurs fois par des exclamations d'indignation.

Dès qu'il revint auprès du roi, Breno lui raconta ce qu'il avait appris de Melchior. Philippe parut être fort mécontent de l'attitude prise par Henri de Valois.

— Oui, cousin, dit Breno, vous pouvez dire qu'en réalité vous n'avez qu'un seul et véritable ami et que cet ami s'appelle Breno. Mais il me semble que les autres pourraient bien marcher un peu plus droit, surtout un petit anon de l'espèce d'Henri de Valois, qui paie nos bienfaits d'ingratitude. Si ce n'était pas que je dois vous ménager un peu, je le flanquerais à la porte.

— Vous bavardez beaucoup trop, Breno, dit Philippe ; mais, dans tous les cas allez me chercher de Valois ; je veux connaître le mobile de sa conduite.

Le bouffon se dirigea immédiatement vers l'aile du Louvre où il savait pouvoir trouver Henri de Valois.

— Messire Henri, lui dit-il en prenant un air d'importance, le roi, mon cousin, a un petit

compte à régler avec vous et il serait enchanté de recevoir votre visite.

Le page regarda le bouffon d'un air courroucé, car à plusieurs reprises déjà il avait senti les pointes que Breno lui décochait. Cependant, comme il maniait plus habilement l'épée que la langue, il n'aimait pas trop à s'exposer aux mots tranchants du bouffon. Il prit cependant de mauvaise part le ton sur lequel Breno venait de lui adresser la parole.

— Maudit bossu ! grommela-t-il.

— Oui, vous avez raison, riposta lestement le nain, tout le monde n'exhibe pas ses difformités ; c'est bon quand on les porte dans le dos, mais quand on les porte dans la cervelle, c'est autre chose....

Le rouge de la colère monta au visage du gentilhomme et il aurait certainement allongé un coup de pied au bouffon, s'il ne s'était retenu par crainte du roi.

A la cour le bouffon était un être en quelque sorte privilégié ; par sa difformité même c'était une créature faible et on le ménageait comme un grand enfant. Ensuite il était dans les mœurs de l'époque de voir régner entre le roi et le bouffon une

familiarité dont nous n'avons plus d'idée de nos jours, à tel point qu'il arrivait, que quand des conseillers et des ministres craignaient de faire connaître au souverain la perte d'une bataille ou une autre mauvaise nouvelle et qu'ils craignaient d'encourir la disgrâce du roi, ils faisaient appel au bouffon qui faisait connaître alors à celui-ci la mauvaise nouvelle en l'entourant de plaisanteries.

Au même moment où Henri de Valois se disposait à se rendre auprès du roi, parut Melchior Blanc portant au visage les traces de la lutte qu'il avait dû soutenir à la foire. Il fit devant le page le salut militaire et s'inclinant légèrement devant lui :

— Messire de Valois, dit-il, monsieur le Ministre n'a pas été de votre avis. L'homme se trouve au cachot, suivant ses instructions.

— Ce n'est pas possible, murmura le gentilhomme en regardant Melchior d'un air ébahi.

— C'est pourtant ainsi, messire, répondit le sergent.

Voyant que l'affaire prenait une tournure sérieuse, de Valois se rendit immédiatement chez le roi.

Quand le gentilhomme entra, le visage de

Philippe exprimait autant l'étonnement que le dépit et la doute. Il ne savait donc au juste l'attitude qu'il devait prendre : celle de quelqu'un qui a méfait ou celle de quelqu'un qui a agi courageusement d'après sa propre inspiration.

— Approchez, Henri de Valois, dit le souverain. Je voudrais que vous me disiez depuis quand un gentilhomme excuse l'outrage fait à une femme.

En entrant le jeune homme avait manifesté une certaine inquiétude. L'émotion ne fut cependant que de courte durée, car il recouvra presque aussitôt sa présense d'esprit et il répondit, tandis qu'un éclair passait dans ses yeux :

— Je crois, Sire, qu'un gentilhomme ne peut jamais excuser pareil outrage.

— Ce matin, messire, à la foire, une chanson satirique a été dite où il était question de celle qui, en ce moment, est encore reine de France. Le chanteur a été arrêté. Vous ne l'avez pas jugé assez coupable pour être conduit devant moi ; vous avez même approuvé, en quelque sorte, sa conduite. J'entends que vous vous expliquiez à ce sujet.

— Sire, répondit de Valois, il est difficile, pour un jeune gentilhomme, d'exposer à son sou-

verain ses sentiments tels qu'il les sent dans son cœur. Dans ces cas le tort semble toujours être du côté de celui qui doit s'expliquer. Je ne suis pas très éloquent, Sire, et mes idées gisent dans mon esprit avec plus de clarté que je ne puis les exprimer.

— Continuez, messire, dit le roi. Votre langage a au moins le grand mérite d'être franc, ce qui peut excuser beaucoup de choses. Parlez donc sans crainte. De votre franchise la lumière jaillira peut être pour moi.

— Sire, dit alors Henri, je parlerai, puisque vous me l'ordonnez, mais je vous prie d'avance de vouloir m'excuser, s'il y avait dans mes paroles quelque chose de blessant pour une personne qui, d'après ce que j'entends, vous tient plus au cœur que je ne le supposais...

Henri dit alors qu'il avait considéré la reine comme étant indigne d'être reconnue comme telle, par le fait que le roi l'avait abandonnée lui-même en la faisant emprisonner ; qu'il avait cru qu'il était permis, aussi bien de chanter, que de dire son opinion, du moment que l'opinion publique n'était pas muselée et était même alimentée par ceux qui se trouvaient le plus près de la reine.

Beaucoup de lumière jaillit en effet de ces paroles pour Philippe. Il avait les mains et les pieds liés, car il était impossible maintenant de remonter la route parcourue et de faire admettre par le peuple l'innocence de la reine sans fournir des preuves palpables de cette innocence.

D'un signe de tête le roi congédia le gentilhomme et longtemps encore Philippe resta plongé dans ses réflexions. Une voix mystérieuse, qui s'élevait de plus en plus, lui criait le nom de la reine, mais il osait à peine écouter cette voix, de crainte de ne pouvoir résister à l'incitation de celle-ci, d'autant plus que le sort en était jeté et que la cour de justice se prononcerait.

Mais la pensée à l'innocence de son épouse était pour lui comme l'aube qui précède l'aurore et qui, tout en étant enveloppée des buées de la nuit, parvient à se transformer en lumière éclatante.

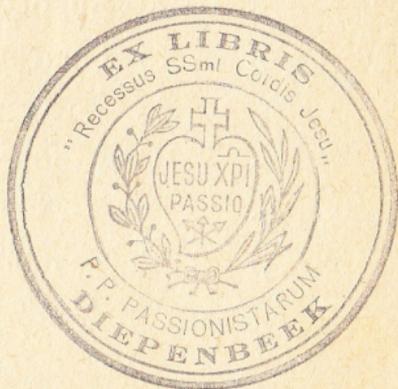


# Marie

# de

# Brabant

PAR Mr. HUBERT †  
DESSINS DE †††††  
††† E. WALRAVENS



ANVERS  
L. OPDEBEEK  
57, Rue St. Willebrord, 57  
1904

# TABLE DES MATIÈRES

---

Chapitre		Page
I	La Princesse Marie	I
»	II Desseins scélérats	» 28
»	III L'empoisonnement	» 71
»	IV Un nouvel hôte au Louvre	» 141
»	V Un témoin encombrant	» 177
»	VI Une étoile qui pâlit	» 191
»	VII Acte d'héroïsme de Melchior Blanc	» 220
»	VIII Nuages sombres	» 245
»	IX Tu récolteras ce que tu auras semé	» 262
»	X Surprise !	» 306
»	XI Charles Labrosse à Bruxelles	» 345
»	XII La vengeance d'Alexandre	» 364
»	XIII Innocence et désir de vengeance	» 384
»	XIV Le jugement de Dieu	» 441
»	XV Le châtimeut	» 470